

À propos du maelström

Le dialogue avec Sandrine Teixido et Aurélien Gamboni autour du maelström a commencé au moment où, en tant que chercheur et historien de l'environnement, ma réflexion sur l'adaptation aux changements environnementaux et climatiques se trouvait dans une impasse. Ce champ de recherche, un des plus exploratoires dans le domaine du changement climatique, a été largement abordé sous l'angle des stratégies d'adaptation, c'est-à-dire une réduction de la vulnérabilité aux risques et un renforcement des capacités de résilience. Ce programme faible pour l'adaptation, conçu en termes coûts/bénéfices dans un contexte d'incertitude pour le futur, contient pourtant un programme fort en termes de projet politique et social : les sociétés devraient être/ ont été adaptées/ inadaptées à leur contexte environnemental.

Formulée ainsi, l'adaptation ouvre sur un problème tout à fait différent, qui est celui de la corrélation entre, d'un côté, une physicalité analysable dans les termes universels des sciences de la nature, de l'autre, l'infinie diversité des outils, des valeurs et des représentations propres aux sociétés humaines. Et, sur ce point, le concept d'adaptation manque de fondements théoriques robustes, en particulier de la part des sciences sociales et des humanités, qui ont toujours été très méfiantes face à cette importation directe du vocabulaire de la biologie et des théories de l'évolution. Et pourtant, l'enjeu du changement climatique nous pousse, à moins de ne pas croire celui-ci, à faire des propositions pour modifier nos sociétés et nos cadres de pensée dans un contexte de changements environnementaux. Comment saisir dans la même analyse changement environnemental et changement social et culturel, tout en évitant une naturalisation réductionniste ? Voici l'enjeu auquel j'étais confronté en tant que chercheurs.

Un certain nombre de propositions et d'essais ont été effectués par des chercheurs mais aucun n'est satisfaisant. Le concept de milieu, dans son sens newtonien, conduit par la causalité au déterminisme, tel qu'il est formulé par Taine, et soigneusement évité par l'histoire du climat d'Emmanuel Le Roy Ladurie et les historiens des Annales. Les approches sophistiquées de l'écologie culturelle, depuis Julian Steward jusqu'à Marvin Harris et Roy Rappaport, déploient toute une gamme d'articulations possibles mais dont aucune n'échappe au réductionnisme. La sociobiologie, l'ethnobiologie et l'histoire évolutionniste d'Edmund Russel mettent en place une naturalisation des sociétés.

Le projet artistique/expérimental Maelström a une forte portée heuristique par son approche de l'adaptation en terme de design : sous quelle forme pourrions-nous représenter l'adaptation ? Cette approche renvoie à l'étymologie du mot, du latin *adaptare* « ajuster à », utilisé en particulier en menuiserie, pour l'emboîtement d'une pièce dans une autre, bien avant d'être mobilisé par Darwin. Cet emboîtement suppose la préexistence d'une forme, d'un problème, d'un idéal auquel on s'ajuste à travers un processus dynamique. Pour cette raison, la notion a introduit dans la biologie moderne la conception théologique d'un monde physique préformé auquel les organismes se seraient adaptés, ce qui pose de redoutables problèmes théoriques, non résolus par une forme dérivée, celle de niche écologique. Les approches naturalisantes, mais aussi l'écologie culturelle, relèvent de cette famille de forme, celle des emboîtements. Une deuxième famille s'appellerait celle des lignes, elle-même décrivant une certaine gamme géométrique. Une des lignes, celle du changement climatique et environnemental, peut être au-dessus celle du changement social et la subsumer (l'histoire explicative de l'anthropocène subsumant l'histoire compréhensive de la modernité). Parfois les lignes se croisent, par inadvertance ou compatibilité, comme dans l'histoire évolutionniste d'Edmund Russel et certains travaux d'écologie culturelle. Enfin les lignes peuvent ne pas se croiser, qu'il s'agisse de l'histoire sans les hommes appliquée au climat par Emmanuel Le Roy Ladurie ou de l'histoire critique qui voit dans le changement climatique une idée purement humaine et un projet politique. De ces figures peuvent être déduites un programme d'analyse des décalages entre ces lignes : Harald Welzer présente le concept de *shifting baselines* venu de l'écologie comme deux trains qui rouleraient en parallèle sur deux voies – celle du changement social et celle du changement culturel -, sans jamais se croiser mais à des vitesses différentes.

Le travail de Sandrine Teixido et d'Aurélien Gamboni fait apparaître que, non seulement l'adaptation est un problème de formes – ce que nous savions mais avons pu oublier – mais aussi un problème de formes trop simples – des boîtes, des niches, des lignes. La hauteur du défi pour nos sociétés, les

incertitudes en jeu, les problèmes théoriques posés aux sciences sociales et aux humanités appellent des formes complexes. Assurément, le maelström en est une et susceptible de multiples interprétations. Ni Edgar Poe ni Norbert Elias n'ont d'ailleurs pensé à l'appliquer aux changements climatiques et environnementaux.

Que nous apprend le maelström que les autres formes ne nous permettent pas de comprendre ? D'abord que l'adaptation ne saurait être un processus harmonieux et de tous avec tous, mais au contraire une affaire de perdants et de gagnants, de rapports de force. Comment, à ce titre, construire un monde commun ? Les négociations internationales sont aujourd'hui dans l'impasse pour cette raison, tandis que les politiques nationales d'adaptation évitent ce débat et la question sous-jacente des inégalités environnementales.

Le deuxième enseignement porte sur la place des chercheurs et des experts. Certes, la dialectique entre engagement et distanciation est propre à toute démarche d'objectivation et d'analyse, mais elle prend ici un sens particulier. La destruction et la mort sont au cœur du maelström et de l'adaptation et, à ce titre, le chercheur ne peut échapper à la fascination du spectacle de la catastrophe à venir. La montée du nazisme et la destruction de la culture sont omniprésentes dans le texte de Norbert Elias. Elles font écho avec la rupture entre passé, présent et futur que pourrait apporter le changement climatique, des processus et des événements extrêmes si intenses que nos sociétés ne pourraient les absorber. Ce tragique du maelström est contrebalancé par la continuité de la culture, ces récits que le pêcheur survivant peut raconter, cette mise en forme littéraire par Edgar Poe qui raconte cette histoire à des lecteurs, présents et à venir. Le chercheur n'est donc plus seulement extérieur, il est partie prenante du processus à travers sa capacité à y participer et à le regarder de l'extérieur. Et, en écrivant, il raconte cette histoire à quelqu'un d'autre, qui pourra le raconter à son tour. Le maelström construit des communautés et, par celles-ci, nous pouvons espérer survivre à des bouleversements d'une intensité sans précédent.

Enfin, et ce n'est pas le moindre des enseignements maelströmiens, l'adaptation est possible à une échelle locale, ce fameux tonneau dans lequel se réfugie le pêcheur survivant. Pour échapper au tourbillon, il faut créer un mouvement plus réduit à l'intérieur de celui-ci. Le sens du lieu est non seulement celui des histoires que nous racontons et qui font sens pour ce qui nous entoure, mais aussi l'espace des savoirs locaux, des catégories et des prises de conscience. Voici la dernière leçon du maelstrom, organiser le monde à partir de la diversité des sociétés humaines et non à partir d'un global supérieur à nous et donné comme évident.

Grégory Quenet*, février 2013

*Grégory Quenet est Professeur en histoire de l'environnement, à l'Université de Versailles Saint-Quentin-en-Yvelines. Il est l'un des fondateurs du Portail des Humanités Environnementales (<http://humanitesenvironnementales.fr>), et dirige le projet de recherche ANR « Cosmopolitique de la nature ».